

Henri Irénée Marrou, historien engagé et homme de foi

Mgr Claude Dagens

Esprit & Vie n°84 / juin 2003 - 2e quinzaine, p. 33-35.

Le 31 mars 2003 a eu lieu, aux Éditions du Cerf, le lancement du livre du Prof. Pierre RICÉ consacré à Henri Irénée MARROU. Une foule nombreuse s'est réunie pour évoquer la mémoire de ce grand historien qui fut aussi un homme de foi. Nous reproduisons ici l'intervention de Mgr Claude DAGENS qui fut son élève.

Que grâces soient rendues aux éditions du Cerf et très spécialement au Prof. Pierre RICÉ qui nous réunissent ce soir !

Grâce à eux, une grande joie nous est donnée : celle de communier dans la mémoire vive de cet homme nommé Henri Irénée MARROU, dont nous avons beaucoup reçu, chacun à notre manière. Et peut-être que le recul du temps, c'est-à-dire le travail de la mémoire vive, nous permettent de comprendre encore davantage ce que nous devons à ce maître ès connaissances historiques, spécialement dans le domaine des origines du christianisme, à l'intérieur de cette Antiquité dite tardive qui ne se réduit pas à la décadence politique de l'Empire romain.

Mais nous savons tous qu'on ne peut pas séparer l'universitaire et l'historien Henri MARROU de l'homme engagé de son époque, du résistant, du combattant, du militant de la vérité qu'il n'a pas cessé d'être jusqu'à sa mort et qu'il demeure pour nous.

Quelle chance a eue le cardinal LIÉNART, en 1952, de recevoir cette superbe lettre par laquelle Henri MARROU répondait à l'épiscopat français qui lui reprochait son article récemment paru dans Esprit où il semblait critiquer la béatification de Pie X. MARROU répliqua en affirmant son attachement convaincu à l'Église et surtout sa passion de la vérité : il n'a pas accusé Pie X d'intégrisme, mais il a averti de l'usage pervers que des intégristes pouvaient faire de sa béatification pour défendre leur propre cause. Il a voulu servir la vérité.

Ce service de la vérité, exercé à travers son métier d'historien, est pour lui une exigence permanente. Et comme il ? est heureux de se référer, dans sa lettre au cardinal Liénart, à la citation latine par laquelle le pape Léon XIII avait ouvert aux historiens les archives du Vatican en 1883 : « Qu'ils aient surtout présent à l'esprit que la première loi de l'histoire est de ne pas oser mentir, la seconde de ne pas craindre de dire le vrai ! » Et cette même phrase sera citée par Roger AUBERT, en 1963, dans son introduction à la Nouvelle histoire de l'Église, que vinrent présenter à Rome, à l'hôtel Columbus (j'étais présent) le Pr MARROU et le P. DANIÉLOU.

Ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat ! Ce pourrait être la devise de l'historien et de l'homme engagé, tel que fut Henri MARROU. Ce principe majeur, cette exigence fondamentale qui consiste à chercher la vérité et à la dire, à l'écrire, à en témoigner, en toutes circonstances, expliquent la plupart de ses prises de position, y compris de celles qui ont pu étonner tel ou tel de ses amis, parce qu'il mettait la vérité au-dessus de tous les conformismes politiques ou religieux.

S'il s'engage, ce n'est pas pour s'engager et encore moins pour faire parler de lui, mais parce qu'il est poussé à exercer sa liberté de conscience et de jugement, et qu'il met cette liberté au-

dessus de tous les principes d'autorité extérieure. C'est cette attitude qui permet de comprendre pourquoi il a été, à Lyon, dès 1940, résistant dans l'âme à l'occupant allemand et aux compromissions terribles de la collaboration. C'est la même attitude qui le poussera, dans les années 50, à dire clairement aux responsables d'Esprit qu'il ne peut pas accepter leur absence de critique à l'égard du marxisme et de sa stratégie conquérante. De même, dans les années 56-57, avec l'aide et les informations venant de son ami André MANDOUZE, il ne peut pas ne pas dénoncer le scandale que constituaient les pratiques inhumaines de la police et de l'armée en Algérie.

Mais, à l'intérieur de l'Église, ses prises de position, parfois incomprises, parce qu'inclassables, irrécupérables, obéissent à la même logique de liberté et de conscience. Face à l'enjeu de pouvoir qu'est devenue l'école dite libre sous la IV^e République, il dit sa crainte de voir se constituer un nouveau ghetto catholique, qui ne serait justifié que par de mauvaises raisons. C'est la même volonté de rigueur opposée aux jugements péremptores qui l'amènera, en 1950, à souhaiter un bon usage, c'est-à-dire un usage non politique ou non idéologique, de l'encyclique de Pie XII *Humani generis*, et aussi, en 1955, à prendre du recul quand la tension s'aggrave entre certaines autorités romaines et les courants réformateurs ou missionnaires de l'Église de France. Et plus tard, après le Concile, dans les années 70-77, il luttera encore, en faisant appel à ses connaissances des origines chrétiennes, de la gnose et de saint Augustin, pour défendre la foi catholique contre ceux qui voudraient la réduire à ses conditionnements humains.

Mais ce que le travail de la mémoire et l'étude de Pierre RICHIÉ nous révèlent encore plus radicalement, c'est que, chez Henri MARROU, l'historien engagé est inséparable de l'historien tout court. Il n'y a pas d'un côté l'homme qui prendrait position sur la place publique, et de l'autre l'universitaire appliqué à sa recherche historique.

L'histoire, avec toutes ses composantes et toute sa relativité, est pour lui non pas un bloc, mais un ensemble vivant, où se vérifie, en permanence, un principe de développement intérieur qu'il a découvert chez son maître saint Augustin. L'histoire des hommes est une sorte de permixtio permanente, c'est-à-dire de mélange inextricable fait de forces et de faiblesses, de Bien et de Mal, de bon grain et d'ivraie. Elle est naturellement dramatique. Et elle appelle l'historien, non pas à la pure objectivité, mais à la lucidité, au discernement lui-même inséparable d'une certaine sympathie pour les hommes plongés dans ce mystère de l'histoire.

Henri MARROU est ainsi devenu inséparable de son ami Augustin. Il a compris, comme lui et grâce à lui, que les grandes métamorphoses des civilisations humaines ne passent pas seulement par les transformations techniques ou les changements des régimes politiques, mais tout autant par les mutations de la culture, de la religion, de la spiritualité.

Il y a, à l'intérieur de la grande histoire, une véritable histoire des cultures, des religions et des spiritualités qui contribuent très réellement et parfois très fortement à transformer le monde.

Les historiens qui sont ici savent bien mieux que moi tout ce que cette vision des choses de l'histoire a apporté de neuf à notre compréhension de l'Antiquité tardive. Et, pour ce qui me concerne, je ne peux pas cacher que j'ai trouvé chez Henri MARROU, en même temps que chez Jacques FONTAINE, un encouragement décisif à entreprendre ma thèse sur Grégoire le Grand, afin de montrer, comme MARROU l'avait déjà pressenti dans un petit article de 1943, que cet évêque de Rome (590-604), tout en vivant la fin de la culture antique dont il est

nourri, va poser les jalons d'une nouvelle culture, inspirée par la Bible et centrée sur l'expérience chrétienne comprise dans sa profondeur.

Pendant que je préparais ma thèse, dans les années 65-75, il m'est arrivé de rencontrer régulièrement le P. DE LUBAC et le P. CONGAR. L'un et l'autre connaissaient bien Grégoire : mais le premier, le P. DE LUBAC, n'hésitait pas à affirmer que la théologie spirituelle est une vraie théologie, alors que le second, le P. CONGAR, considérait au fond de lui-même que seule la théologie systématique avait droit au titre de théologie. Et je comprends ainsi pourquoi Henri MARROU, dans la ligne de ses propres recherches d'historien de la culture et de la religion, encourageait la collection « Sources chrétiennes » à susciter ce grand travail de ressourcement qui empêche la foi chrétienne de devenir un système de pensée, et finalement un obstacle à la libre recherche de la Vérité.

Il faut aller un peu plus loin. On peut aujourd'hui reconnaître, précisément grâce à l'étude de Pierre RICHÉ, que chez Henri MARROU, l'homme engagé et l'historien sont eux-mêmes inséparables de l'homme d'Église et de l'homme de foi.

L'attitude de l'homme d'Église, attaché à l'Église catholique, fidèle à sa foi et à sa Tradition, est extrêmement simple : il n'a jamais aimé les calotins. Il a toujours refusé de représenter de parti de Dieu dans l'université laïque à laquelle il doit tant. Mais sa conviction est faite, sans doute très tôt, car il n'a, semble-t-il, jamais envisagé de devenir prêtre ou religieux : il servira l'Église en exerçant sa vocation d'homme et son métier d'historien. Et il sera vigilant à l'égard de l'Église et à l'intérieur de l'Église, pour lui rappeler - s'il le faut - qu'elle doit respecter les droits de la conscience personnelle, les droits de la recherche historique et qu'en toutes circonstances, elle est appelée à être intelligente, en déployant vraiment l'intelligence de la foi qui rend libre face aux événements de l'histoire.

Si jamais l'Église envisageait, dans les années qui viennent, de reconnaître Henri MARROU comme un homme fidèle à l'Esprit Saint et qui a accompli saintement sa vie d'homme, alors, il faudrait admettre que les vertus ainsi reconnues en lui sont avant tout celles de l'homme et de l'historien travaillé par sa foi en Dieu.

Il n'y a pas un MARROU spirituel qui serait séparable de l'homme que nous avons connu. C'est dans l'humanité, dans l'intelligence, dans les recherches et dans l'œuvre de cet homme que s'atteste le travail de la grâce de Dieu. Un travail si profond que, peut-être, nous ne l'avions pas toujours perçu, mais que les dernières années de sa vie ont sans doute rendu plus sensible. Et c'est un historien et exégète juif, David FLUSSER, venu à la Sorbonne en 1967, qui a laissé pressentir ce secret intérieur d'Henri MARROU, quand il l'a comparé (nous devons cette confiance à Marie-Joseph RONDEAU) à un chérubin, c'est-à-dire à un des anges qui attestent la présence invisible de Dieu.

Les enfants et les petits-enfants d'Henri MARROU sont aujourd'hui les témoins de cette espèce de révélation, grâce au journal personnel de leur père et de leur grand-père qu'ils ont découvert récemment. Il est clair - nous le savions déjà, mais peut-être que nous ne savions pas assez à quel point les choses de Dieu sont si simples et si humaines - que la recherche de Dieu, la contemplation de Dieu, à travers la Parole de Dieu, et spécialement les Psaumes, étaient la nourriture quotidienne de cet homme. Cet homme a simplement vécu de Dieu parmi nous et il continue à en vivre pleinement, avec les siens qui l'ont précédé ou rejoint dans la lumière du Père, et il continue à nous communiquer cette passion qui était la sienne et qui vaut autant pour la connaissance historique que pour l'intelligence de la foi, cette passion qu'il

exprimait en termes augustinien dans le manifeste contenu dans le premier numéro des Quatre fleuves, en 1973 : cherchons comme ceux qui doivent trouver, et trouvons comme ceux qui doivent chercher encore, car, comme le dit l'Écriture, « l'homme qui est arrivé au terme ne fait que commencer » (De Trinitate, IX, 1 citant Si 18, 7, Cum enim consummaverit homo, tunc incipit).

Cher Henri MARROU, peut-être - je le dis ici avec émotion - peut-être que vous commencez à exercer une autre mission parmi nous, aussi réelle que la précédente, et que, dès maintenant, nous pouvons être sûrs, dans notre affection, dans notre amitié, dans notre prière, que vous nous êtes réellement présent, à partir de Dieu.

Merci de tout coeur ! Ainsi soit-il !